

LES
CHERCHEURS
DE DIEUX

CROYANCE
ET POLITIQUE

par Claude Roy



LES ESSAIS
CCXV



Gallimard

Si l'on veut expulser de notre civilisation européenne la religion, on n'y pourra parvenir qu'à l'aide d'un autre système doctrinal, et ce système, dès l'origine, adoptera toutes les caractéristiques psychologiques de la religion : sainteté, rigidité, intolérance et la même interdiction de penser, en vue de se défendre.

FREUD, *L'avenir d'une illusion*
(1927).

Chercheurs de Dieu. Mouvement constitué à la fin du XIX^e siècle autour du philosophe chrétien Vladimir Soloviev, et qui se fixait pour but d'aider à la réalisation des principes exposés par Soloviev dans la *Justification du bien*. Il y annonçait la fin de l'histoire par l'instauration de l'Humanité-Dieu.

Constructeurs de Dieu. Mouvement créé au lendemain de la révolution de 1905 par Maxime Gorki et A. Lounatcharsky. C'est ce dernier qui rédigea dans son ouvrage *La Religion et le Socialisme* la prière des « Constructeurs de Dieu » : « Notre prolétariat qui es sur la terre, que ton nom soit sacré, que ta volonté soit faite, que ton pouvoir arrive. »

(*Encyclopédie des idées religieuses.*)

INTRODUCTION

Un livre qui s'est composé sans y songer (p. 17). Pourquoi croit-on ? Qu'est-ce que croire ? (p. 18). La foi s'est fragmentée et disséminée plus qu'elle n'a décré (p. 19). Savoir de moins en moins, pouvoir de moins en moins conduit naturellement à croire de plus en plus (p. 19). L'auteur et ce qu'il crut (p. 20). La perte de crédibilité du communisme existant n'a pas découragé de nouveaux fidèles d'y croire (p. 22). Les hypothèses de Max Weber (p. 23). Paul Valéry et la foi (p. 24). Croire quelque chose et croire tout court (p. 25). On croit pour survivre, puis on dé-croit pour continuer à vivre (p. 25). Le démon du « croire » (p. 25). Les communistes, religions séculières (p. 26). Exemples de confusion du marxisme et de la religion : Humbert-Droz, de l'Église évangélique au Komintern, Garaudy, des Étudiants Catholiques au PCF et de l'exclusion du PC à une religion sans Église (p. 27). L'énigme de la foi (p. 28). Bouvard et Pécuchet aux prises avec le « besoin de croire » (p. 28). Une confession d'Antoine Vitez : « *Ce n'est pas doux de douter, on a envie, on a besoin de croire* » (p. 31). Projet de ce livre (p. 34).

I. LE BESOIN DE CROIRE

1

Croire est d'abord nécessaire : l'enfant croit pour survivre (p. 37). L'homme apprend à ne pas croire pour continuer à vivre (p. 38) Mais l'être relatif forme l'idée d'un Absolu. « Les saintes ténèbres de la foi » (p. 39). Foi et sécurité (p. 40). Le « sentiment océanique » (p. 40). Freud et Wittgenstein (p. 42). « Ce dont on ne peut parler » (p. 43). Le chiendent du « besoin de croire » (p. 47).

2

Les hommes ne sont bienveillants que par intermittence, mais ont besoin constamment de rationaliser l'irrationnel (p. 48). Une civilisation sans

« péché originel » : la Chine (p. 49). Dostoïevski, le mal et « l'explication » de l'inexplicable (p. 50). La tradition russe de la signification du mal : volonté de Dieu au sens de l'Histoire (p. 51).

3

La preuve ontologique : ce qu'on imagine est *possible*, donc *est* (p. 52). Religions et utopies (p. 52). Le fantasme de l'Age d'or (p. 53). Utopie enfantine ou populaire et utopie institutionnelle (p. 53). L'imagination au pouvoir absolu devient absolument folle (p. 53). Du monastère au phalanstère (p. 54). Le millénarisme (p. 55). L'inventeur d'Utopie en tant que « *Grand Dirigeant* » (p. 56). L'Enfer et l'Utopie (p. 57). De Platon à Campanella et Mao, en passant par Thomas More, Sébastien Mercier, Buonarroti, etc. (p. 58). Utopie et répression (p. 59). Pâleur des paradis, couleurs sombres de l'Utopie (p. 63).

4

La foi, névrose et psychothérapie (p. 66). La personnalisation des forces (p. 67). Le Dieu ou les dieux : quelqu'un à qui parler (p. 67). Dieux tyrans et tyrans divinisés (p. 68). Religions sans dieux et dieux sans religions (p. 68).

5

Les analogies entre les mouvements religieux et les mouvements politiques contemporains sont-elles valables ? Oui, notamment dans les moments de crise (p. 71). Foi et aveuglement : l'exemple de Harry Pollitt (p. 72). Une hypothèse de Karl Popper : enpreinte, dogmatisme et foi (p. 73).

6

La foi religieuse et la « foi » politique n'ont pas le même âge (p. 75). Vieilles religions et jeunes fanatismes (p. 76). Acculturation et « retour du divin » (p. 77). Peuples opprimés et réveils religieux (p. 77). Vanité des raisonnements qui veulent démontrer la « fausseté » d'une foi (p. 82). Marx et la religion (p. 82).

7

Mal du siècle et mal de l'avenir (p. 84). Religions de l'humanité et religions de l'avenir (p. 85). Les « Églises » politiques et sociales de 1848 (p. 85). Dostoïevski, du socialisme religieux à l'absolutisme théocratique (p. 85).

8

Des « Chercheurs de Dieu » à Gorki et aux « Constructeurs de Dieu » (p. 90). « Notre prolétariat, qui es sur la terre, que ton pouvoir arrive... » (p. 91). Les bolcheviques luttent contre la religion et aboutissent au « culte de la personnalité » (p. 92). Les dieux cruels des religions (p. 94).

A quoi les croyants croient-ils ? La foi du charbonnier (p. 95). Les apparences et la « foi » réelle (p. 96).

9

La foi a besoin de l'autorité d'une parole (p. 97). Le Livre Sacré (p. 98). Textes canoniques et versions autorisées (p. 98). Évangiles chrétiens et imprimatur marxiste (p. 98). Boukharine et le texte de Marx (p. 99). Inanité du parallèle Jésus-Marx (p. 99). Les silences de Marx (p. 100). Exégètes, glossateurs et citateurs (p. 101).

10

Foi et science (p. 102). Les religions ou sectes « scientifiques » (p. 103). *Christian Science* et « Église de la scientologie » (p. 103). Pseudo-sciences de droite (p. 103). L'« effet Œdipe » (p. 106). L'expérience d'Oak School (p. 106). Faire croire à une innocente qu'elle est une sorcière, faire croire à un enfant normal qu'il est « inférieur », etc. (p. 109). Pseudo-science « de gauche » (p. 110). Althusser et la « scientificité » (p. 111). On croit d'abord, on « prouve » ensuite (p. 112).

11

Langage et foi (p. 114). Le langage comme croire au pouvoir (p. 115). Parler pour faire croire et faire faire (p. 115). Les langages « de vanité » (p. 115). Jargon et pouvoir (p. 117). Les jargons « défensifs » (p. 117). Langues secrètes des religions et « langue de bois » (p. 118).

12

Foi et promesse (p. 121). Le calendrier perpétuel de la venue du Messie ou de la Révolution (p. 121). La date fatidique sans cesse reculée : erreurs de calcul (p. 122).

13

Nécessité pour les clergés et les dirigeants de réécrire constamment l'histoire et de veiller aux représentations de l'idéologie par une politique des images (p. 124). Iconoclasme et politique des images en URSS (p. 125).

14

Églises missionnaires et « internationalisme » communiste (p. 127). Schismes religieux et schismes politiques (p. 128).

15

Un dieu vivant de la mort : Jim Jones et le suicide collectif de la Guyana (p. 130).

II. LE REFUS DE SAVOIR ET LA NÉCESSITÉ DE TAIRE

1

Le phénomène de la croyance plus visible dans les religions séculières et historiques (p. 135). L'art de faire croire aux peuples qu'ils sont heureux (p. 136). L'art de faire croire aux voyageurs pèlerins qu'ils ont vu ce qu'ils n'ont pas vu (p. 136). L'exemple de Marcellin Pleynet en Chine (p. 136). Pour faire taire les doutes, pas de meilleur moyen que le silence des cachots ou le silence de mort (p. 137). Le système concentrationnaire soviétique et ses imitateurs (p. 138). « Le socialisme par le haut », Che Guevara et la terreur d'abord, « le soutien viendra ensuite » (p. 139). Les statistiques des massacres (p. 141). Mais le meilleur silence, c'est celui que le croyant s'impose à lui-même (p. 143).

2

Le croyant et les faits (p. 145). Nécessité pour les Églises d'imposer silence aux faits (p. 146). Galilée (p. 146). Lyssenko (p. 146). Retours de la scolastique et retour de l'URSS (p. 148). Bâillons imposés par l'autorité et bâillons imposés par soi-même (p. 149). La foi maintenue par l'isolement de l'adepte (p. 149). La foi maintenue par la persuasion de son indignité chez l'adepte (p. 149). Charles Manson et la conviction par la répétition et l'absence de toute autre source d'information (p. 150). Les techniques du « lavage de cerveau » ; isolement, affaiblissement des défenses, martèlement (p. 150). Le croyant et le « péché originel » (p. 153). Roger Vailland et « l'origine de classe » (p. 154).

3

La Foi qui dispense de la bonne foi (p. 156). « L'intime conviction » (p. 156). Mentir pour la vérité (p. 156). Joseph Smith et les tablettes d'or du prophète mormon (p. 157). Le « faux patriotique » du colonel Henry (p. 157). La chasse aux sorcières et la foi (p. 157). Procès staliniens et « bonne foi » (p. 159). Les faux scientifiques : Lyssenko, Kammerer, Cyril Burt (p. 159). Gorki et la théorie du mensonge utile et nécessaire (p. 160).

4

Le cas de Brecht : exilé de son pays par la force il s'impose à lui-même d'être en exil de la vérité (p. 162). Il *sait* mais garde le silence (p. 163). Brecht critique de Staline (p.164). Techniques de dénégation du croyant (p. 168).

5

L'exemple des communistes français (p. 170). « Pourquoi rester ? » (p. 170). Le PCF pendant la guerre et l'occupation (p. 171). La chaîne sans fin des exclusions et des départs, Sartre et les vérités pas encore bonnes à dire (p. 173). Le silence du curé Meslier (p. 175). Censure d'État et auto-censure (p. 176).

6

Bûchers de livres et interdictions « légales » (p. 178). Le mouvement communiste parodie l'histoire de l'Église face aux livres (p. 180). Signification psychologique de la « censure » (p. 180). La censure dans l'histoire : Grèce ancienne, Chine classique (p. 181). Custine et Freud devant la censure russe (p. 182). Marx et la censure (p. 183). Histoire de la censure, en URSS (p. 183). Être écrivain en URSS (p. 185). Un État de censure généralisée (p. 186).

7

Une société du secret (p. 188). Cloisonnement et atomisation (p. 188). Conséquences : rumeur et « bobards » (p. 190). Le « Glavlit » (p. 190). Rôle du « redaktor » (p. 191). Les Unions (p. 192). Brodsky et son procès (p. 193). L'édition en URSS (p. 194). Culture d'État de l'inculture (p. 194). Tirages et livres d'occasion (p. 194). Avatars de l'histoire (p. 194).

8

Quand la vérité filtre dans les interstices de la censure d'État (p. 201). Boulgakov : un texte censuré comparé au texte original (p. 204). Encore le « redaktor » (p. 205). Prendre les devants avec la censure (p. 205). Une « résidence » d'écrivains à Moscou (p. 205). L'étranger et les « relations culturelles » (p. 207). La perfection de la censure : l'intracensure (p. 208). Staline ou le Censeur suprême dupe de sa propre création (p. 209).

9

La censure comme stimulant de la création ? Pas pour les citoyens des régimes totalitaires, en tout cas (p. 210). Mais l'autocensure plus grave encore que la censure extérieure (p. 210). Le cas de Sartre (p. 211). Une pensée qui refuse de « s'écouter » (p. 212). Un libertaire qui s'impose de ne pas être libre (p. 213). La vérité comme « erreur vraie » (p. 216).

III. LE REFUS DE CROIRE

1

Croyances, idéologies et mode (p. 221). Mode et rotation des stocks (p. 222). Baudelaire et le plaisir du changement (p. 223). Quoi de neuf ? (p. 224). Les modes intellectuelles en France (p. 224). Les Nouveaux Nouveaux (p. 226). On change de foi sans changer de méthode (p. 229). Un bâton renversé reste le même bâton (p. 229). Du Dieu-progrès au progrès-diable (p. 231).

2

Une idole peut en cacher une autre (p. 233). Changer de croyance sans renoncer à croire (p. 233). Du stalinisme au maoïsme (p. 234). La casserole vide et Ignace de Loyola (p. 235). Les cavaliers de l'irréel (p. 236).

3

Foi de gauche et mauvaise foi (p. 243). La gauche de la droite et la droite de la gauche (p. 243). Aller et retour (p. 245). Les intermittences de la gauche (p. 245). Le chemin est le terme (p. 246). Buonarroti et la théorie des « dirigeants » (p. 248). Le stalinisme est-il de gauche ? (p. 249).

4

Le communisme a-t-il cessé d'être un fidéisme ? (p. 252). Les métamorphoses du PCF (p. 253). « Eurocommunistes » et crise de la « foi » (p. 254). Les apparences et les structures (p. 255). L'analyse « eurocommuniste » (p. 256). Staline, précurseur de l'eurocommunisme (p. 257). La critique du stalinisme avant Staline (p. 258). Le socialisme de caserne (p. 259). Le Parti, fin en soi (p. 261). « Globalement positif » : un « bilan » du « socialisme existant » (p. 263). Les pays socialistes jugent les pays socialistes (p. 263). Polyeucte et la méthode « globale » (p. 265). De Staline à Mao puis à Jéhovah (p. 266). « Si j'étais Dieu... » (p. 266). Nouveaux croyants et révolution (p. 267). Les révolutions ne demandent pas la permission des théoriciens pour éclater la « Révolution » et les révolutions (p. 271). Jacques Chirac partisan du socialisme (p. 272). Faut-il renoncer au mot « socialisme » ? (p. 276). Le « socialisme existant » jugé par l'humour des peuples opprimés (p. 276). Et pourtant, le socialisme... (p. 278). La suppression du salariat est-elle une utopie ? (p. 279). Défense des utopies modestes (p. 279). « Que croire » ? (p. 282). Mais est-il nécessaire de croire ? (p. 282).

CODA

Objections que l'auteur se fait à lui-même (p. 285). Il a parfois été tenté de croire (p. 285). Encore Wittgenstein (p. 286). Le silence sur ce qui ne peut être dit (p. 286). L'horrible mélange de la politique et de la mystique (p. 286). L'exemple de Maurice Clavel (p. 287). Quand Hegel croit voir le ciel descendre sur la terre (p. 287). Faut-il « écraser l'infâme ? » (p. 288). Voltaire et la tolérance (p. 289). On ne peut pas guérir de la « foi », par les seules preuves de sa fausseté : la révélation des crimes de Staline a-t-elle fait décroître la foi communiste ? (p. 290). Marx et l'idée que l'humanité ne se poserait que les problèmes qu'elle peut résoudre (p. 291). Vieilles inquisitions et jeunes inquisitions (p. 292). « Croire » au socialisme (p. 293). Le dogme, assurance des faibles et ré-assurance des pouvoirs (p. 295). La foi-qui-doute et la foi-qui-sauve (p. 298).

INTRODUCTION

Un livre qui s'est composé sans y songer. Pourquoi croit-on ? Qu'est-ce que croire ? La foi s'est fragmentée et disséminée plus qu'elle n'a décré. Savoir de moins en moins, pouvoir de moins en moins conduit naturellement à croire de plus en plus. L'auteur et ce qu'il crut. La perte de crédibilité du communisme existant n'a pas découragé de nouveaux fidèles d'y croire. Les hypothèses de Max Weber. Paul Valéry et la foi. Croire quelque chose et croire tout court. On croit pour survivre, puis on dé-croit pour continuer à vivre. Le démon du « croire ». Les communismes, religions séculières. Exemples de confusion du marxisme et de la religion : Humbert-Droz, de l'Église évangélique au Komintern, Garaudy, des Étudiants catholiques au PCF et de l'exclusion du PC à une religion sans Église. L'énigme de la foi. Bouvard et Pécuchet aux prises avec le « besoin de croire ». Une confession d'Antoine Vitez : « Ce n'est pas doux de douter, on a envie, on a besoin de croire. » *Projet de ce livre.*

Le livre que voici s'est écrit, sans que j'aie décidé de l'écrire, dans le désordre apparent des intérêts qui m'occupaient le long des années. Comme la structure invisible d'un aimant sous-jacent organise la limaille de fer qu'on sème sur une feuille de papier, ces écrits du jour et du journalisme d'idées révélaient au fur et à mesure une idée centrale.

Le recueil que j'avais d'abord projeté, en réunissant des textes écrits depuis quinze ans, au fur et à mesure que je les classais, les réécrivais en les utilisant comme un premier jet,

prenait la forme composée d'une réflexion sur deux ou trois problèmes, et d'une seule question. Elle revenait obstinément au long de mes pas et de mes faux pas : « Pourquoi croit-on ? Qu'est-ce que croire ? » Une bonne définition de la foi a été donnée par Kant dans son *Canon de la raison pure* : « *L'opinion, écrit-il, est une croyance qui a conscience d'être insuffisante aussi bien subjectivement qu'objectivement. Si la croyance n'est que subjectivement suffisante, et si en même temps elle est tenue pour objectivement insuffisante elle s'appelle foi. La croyance suffisante aussi bien subjectivement qu'objectivement s'appelle science.* » Certes, l'individu idéal, qui concéderait qu'il n'a qu'une opinion, et qu'il est conscient aussi bien *subjectivement* qu'*objectivement* de son insuffisance, l'homme exemplaire qui accorderait que la foi qu'il nourrit est *objectivement insuffisante* — ceux-là sont davantage une vue de l'esprit qu'une rencontre fréquente. Mais si la foi est pour le croyant *subjectivement suffisante*, bien que pour l'observateur objectif elle apparaisse comme *insuffisante*, la question qui se pose alors est : pourquoi une croyance est-elle *subjectivement suffisante* ?

Le besoin de croire ne serait-il pas d'autant plus pressant chez les êtres humains que le sentiment de leur impuissance devant leur vie est plus fort ? A partir de cette hypothèse, on ne peut affirmer, bien au contraire, que nos contemporains ont un sentiment de leur pouvoir plus assuré et plus triomphant que celui des primitifs les plus démunis. Si les grandes religions institutionnelles déplorent souvent aujourd'hui les progrès de l'incrédulité, le dépeuplement de leurs Églises et la crise des vocations sacerdotales, si elles ne manifestent ici et là un regain de vitalité et de force que « grâce » (pourrait-on dire) aux persécutions des États de gauche ou de droite, peut-on affirmer que les *objets de foi* aient diminué en nombre depuis un siècle ? Ce qui a pu être « perdu » par le catholicisme ou le protestantisme a été « gagné » par les religions séculières politiques, par le pullulement des sectes et des Églises marginales, par le développement incroyable de superstitions modernes souvent déguisées en pseudo-sciences. De même

que de 1900 à aujourd'hui la consommation de tabac en France est passée de un milliard par an à dix-neuf milliards en 1938 et à quatre-vingt-deux milliards en 1978, de même, la consommation de croyances, plus difficile à mesurer, s'est probablement accrue. La foi s'est fragmentée et disséminée en mille microcroyances ou substituts d'Églises, de la vague divinité du Progrès couvre-tout à l'astrologie, du parti politique comme instrument de salut collectif aux panacées diététiques, de la religion de l'Histoire au culte des vedettes transmues en « idoles », de la foi dans la médecine à celle en la vertu des enzymes ou des vitamines. Le citoyen des sociétés modernes, qui *sait* de moins en moins, est bien forcé de *croire* de plus en plus. Il ne sait pas comment fonctionnent les machines et les gadgets dont il se sert. Il ne sait pas qui décide pour lui, et ce qu'on décide pour lui. Il ne sait pas s'il aura du travail demain, et la plupart du temps il ne sait pas ce que signifie son travail aujourd'hui. Il sait que le stock de bombes atomiques équivaut dans un pays industrialisé à 60 tonnes de TNT par personne, mais ne sait pas quand s'arrêtera cette course folle, ni où et comment elle finira, et redoute qu'elle s'achève par une catastrophe. Il ne sait pas ce qu'il mange et ce qu'il boit. Le pain dont il se nourrit n'a plus goût de pain, les nouvelles dont on le gave n'ont plus le goût de réalité, l'air qu'il respire n'a plus d'air que le nom. Il ne sait plus, s'il habite dans une ville, qui demeure près de lui ; il avait des voisins, il n'y a plus que le locataire d'à côté. S'il survit encore dans une campagne il sait qu'il a et aura de moins en moins de voisins. Il sait qu'il n'y a plus de bâtisseurs, mais seulement des promoteurs, plus d'artistes, mais des « animateurs », plus de conversations, mais des colloques, plus d'enseignement, mais des séminaires.

Dans les grands États bureaucratiques, dans les innombrables tyrannies qui dominent une partie considérable des nations, dans les pays encore arriérés et dépourvus, qu'on désigne comiquement sous le nom de pays en voie de développement, le désespoir quotidien peut espérer que la

dislocation du système, la chute du despote ou la découverte inopinée de pétrole ouvriront un jour une issue à la triste condition des habitants. Mais dans les grandes sociétés industrielles démocratiques l'*inanimé* progresse sans que le citoyen puisse localiser l'origine de la menace, ni discerner le visage de ceux qui l'encadrent. Il se sent transformé en carte perforée sans qu'il parvienne à saisir même si l'histoire où il est engagé a un sens, tant sont insidieux et continuels les progrès accomplis dans la dévitalisation de la vie. Les dernières survivances de communication humaine s'effilochent dans le désert urbain où chaque monade est enclose dans un capiton de télévisions. Les derniers champs libres tombent en jachère dans le grignotement continu de la démocratie et des libertés, qu'il faut constamment, pour les « sauver », borner et réduire.

Il est naturel que, dans cette lente décomposition du tissu de leurs jours, les hommes forment le projet de voir enfin s'arrêter de *filer* les mailles du temps. Qu'il prenne la forme d'un retour à une sociabilité du passé, peut-être imaginaire, ou du moins magnifiée, ou celui du projet d'un socialisme à venir, qui établirait d'autres rapports que des liens de dépendance anonyme, ce rêve d'une restauration ou d'une instauration apparaît difficile à réaliser, et ne pouvoir être approché qu'avec une lenteur extrême, des à-coups imprévisibles, des déceptions amères. Qu'on le propose non comme une tâche à entreprendre avec patience et un effort à poursuivre avec courage, mais comme un port où l'on peut sans coup férir aborder demain, comme un bonheur déjà à portée de la main ; qu'on substitue à une confiance raisonnable dans l'avenir une foi illuminée dans l'Histoire, c'est la tentation qui séduit les hommes quand ils se sentent les passagers d'un navire en dérive.

Ce phénomène moderne des fois de *remplacement*, phénomène de masse et de groupes autant que d'individus, je l'ai trop bien vécu moi-même pour ne pas m'acharner aujourd'hui à essayer d'en comprendre le mécanisme et de

desserrer les mâchoires du piège où il prend ses victimes. J'ai tenté, au long d'un « essai d'autobiographie » en forme de triptyque, *Moi Je, Nous* et *Somme toute*, de démêler les fils d'une suite de renoncements à des croyances successives. Expérience plus représentative qu'exemplaire, et malheureusement plus répandue de nos jours que louable.

J'avais perdu à la fin de l'enfance la foi religieuse dont je m'étais cru persuadé. Le désespoir d'une adolescence vécue au fort de la crise mondiale, dans l'avancée des périls et la montée de la guerre, la détresse et l'étonnement m'avaient induit à chercher un remède global à un malheur global, et à envisager un moment comme solution possible ce socialisme autoritaire et national dont la chimère conduisit beaucoup de ceux qui l'épousèrent au national-socialisme. Dans le monde bouleversé par la Seconde Guerre mondiale et dans l'Europe asservie à la domination nazie, la révolte m'avait conduit, comme beaucoup de jeunes gens de nos générations, à établir une corrélation trop simpliste. A la racine des maux qui accablaient l'humanité (la contrainte de la plupart des hommes à un travail dépourvu de sens, les massacres, les destructions de vies et de richesses, les camps de concentration et les tyrannies) j'ai pensé qu'on pouvait trouver une seule origine : « la propriété privée ». La conclusion trop schématique de ce diagnostic trop hâtif, c'était qu'il suffirait d'établir la « propriété collective des moyens de production » pour accéder enfin à une société rationnelle, pacifique et *harmonieuse*. C'était, on s'en aperçut bientôt, confondre l'attribution à l'État d'une propriété abstraite et illusoirement commune, avec la possible restitution à chacun de la propriété de ses décisions, de ses choix et de son temps vécu. L'Union soviétique et les peuples qui en avaient imité la démarche ou subi la loi n'avaient pas renversé les despotismes contre lesquels les révolutionnaires s'étaient insurgés. Ils les avaient remplacés par des dictatures souvent pires que les autocraties renversées. Ils n'avaient pas allégé ou supprimé le poids de l'État hypertrophié écrasant les citoyens. Ils avaient au contraire

établi des États tout-puissants, sans recours ni contrepoids. Ils n'avaient pas supprimé les inégalités : ils les avaient accentuées et durcies. Ils n'avaient pas étouffé le désir impérialiste d'hégémonie des grands États : ils lui avaient donné l'alibi d'une idéologie conquérante. Le spectacle continu de la rébellion des peuples contre ces « remèdes » qui se révélaient plus redoutables parfois que les maux qu'on avait prétendu guérir ; les successives explosions des peuples assujettis, impitoyablement réprimées, de Poznan à Budapest, de Budapest à Prague, Gdansk, Gdynia ; des voyages attentifs dans les démocraties populaires, en URSS, en Chine ; les témoignages accablants de ceux qui avaient vécu dans ces États « socialistes », et qui étaient souvent passés de l'enthousiasme des « illusions lyriques » à la nécessité du « révisionnisme » puis à la contestation, pour parvenir au refus absolu ou à l'exil, amis soviétiques, tchèques, hongrois, chinois ; les survivants désenchantés, ou les suppliciés dérisoirement « réhabilités » dans leur tombe ; la parole de plus en plus forte et mieux entendue des « dissidents » — cette accablante et éclairante succession d'épreuves décisives m'avait convaincu, comme l'était déjà la majorité des hommes asservis à ces monstrueux États, du désastre de ce socialisme despotique partout où il s'est établi.

Mais, tandis que mes illusions se dissipaient, mon étonnement croissait et ma perplexité s'aiguissait. En France du moins, l'écroulement de « l'espoir communiste » ne tarissait pas, ou, très lentement, l'afflux régulier d'enthousiastes nouveaux. L'incrédulité et le désenchantement des uns, dans un mouvement de *noria* qui semblait sans fin, étaient compensés par la foi intacte et l'enchantement vierge de nouveaux prosélytes. L'expérience historique du malheur et de la stagnation sociale, de l'appauvrissement des valeurs et des richesses partout provoqué par le communisme ne décourageait pas de nouvelles recrues de reprendre aux mains des désaveuglés le flambeau éteint du socialisme des tanks, des prisons et de la tristesse quotidienne. Les nouveaux fervents ne

CLAUDE ROY

Les chercheurs de dieux

Notre prolétariat qui es sur terre, que ton nom soit sacré, que ta volonté soit faite, que ton pouvoir arrive. Ainsi commençait la prière révolutionnaire des « Constructeurs de Dieu », un mouvement fondé après 1905 par Gorki et Lounatcharski. Quelques années auparavant, le philosophe Soloviev avait fondé les « Chercheurs de Dieu », qui voulaient s'acheminer vers l'Humanité-Dieu. Mais la confusion du politique et du religieux remonte plus loin encore : aux mouvements millénaristes, au culte de l'Être Suprême instauré par Robespierre, à l'annexion du « sans-culotte Jésus » par les hommes de 1793, à la « religion de l'avenir » socialiste que veulent fonder en 1848 George Sand et Pierre Leroux. On voit de même s'opérer de nos jours des connivences et des aller et retour étranges entre religion et révolution, foi et politique, croyance et activisme. Combien changent de croyance sans changer de foi, et passent d'un Dieu divin à un dieu vivant, ou réciproquement, sans jamais se guérir du « besoin de croire » ? Les « cultes de personnalités » sont peut-être le vrai mal du siècle, de Lénine et Hitler à Staline et Mao. Les « pères du peuple » sont légion. C'est ce phénomène qu'analyse et illustre Claude Roy dans un essai centré sur l'analyse des communismes contemporains, mais nourri d'une solide connaissance de l'histoire et de la psychologie des religions. *Les chercheurs de dieux* étudie le mécanisme profond des systèmes à produire de la certitude, des institutions à donner de la sécurité et des croyances à sécréter du dogme.

« Il faut bien croire à quelque chose », entend-on dire tous les jours. Claude Roy répondrait sans doute volontiers : « Je n'en vois pas la nécessité. » Voir, savoir, pouvoir, oui. Espérer, peut-être. Mais *croire*, pourquoi ?

nrf